

EXTRAIT 3 - LIVRE UN – CHAPITRE IX

LIVRE UN – CHAPITRE IX

[...]Le portrait de Napoléon, se disait-il en hochant la tête, trouvé caché chez un homme qui fait profession d'une telle haine pour l'usurpateur ! trouvé par M. de Rênal, tellement ultra et tellement irrité ! et pour comble d'imprudence, sur le carton blanc derrière le portrait, des lignes écrites de ma main ! et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'excès de mon admiration ! et chacun de ces transports d'amour est daté ! Il y en a d'avant-hier.

Toute ma réputation tombée, anéantie en un moment ! se disait Julien, en voyant brûler la boîte, et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que par elle... et encore, quelle vie, grand Dieu ! [...]

EXTRAIT 4 - LIVRE II – CHAPITRE I

[...] - Et tout cela, c'est ton Bonaparte qui l'a fait, continuait Saint Giraud : un honnête homme, inoffensif s'il en fût, avec quarante ans et cinq cent mille francs, ne peut s'établir en province et y trouver la paix ; ses prêtres et ses nobles l'en chassent.

- Ah ! ne dis pas de mal de lui ; s'écria Falcoz, jamais la France n'a été si haut dans l'estime des peuples que pendant les treize ans qu'il a régné. Alors, il y avait de la grandeur dans tout ce qu'on faisait.
- Ton empereur que le diable emporte, reprit l'homme de quarante-quatre ans, n'a été grand que sur ses champs de bataille, et lorsqu'il a rétabli les finances vers 1802. Que veut dire toute sa conduite depuis ? Avec ses chambellans, sa pompe et ses réceptions aux Tuileries, il a donné une nouvelle édition de toutes les niaiseries monarchiques. Elle était corrigée, elle eût pu passer encore un siècle ou deux. Les nobles et les prêtres ont voulu revenir à l'ancienne, mais ils n'ont pas la main de fer qu'il faut pour la débiter au public.
- Voilà bien le langage d'un ancien imprimeur !
- Qui me chasse de ma terre ? continua l'imprimeur en colère. Les prêtres que Napoléon a rappelés par son concordat, au lieu de les traiter comme l'état traite les médecins, les avocats, les astronomes, de ne voir en eux que des citoyens, sans s'inquiéter de l'industrie par laquelle ils cherchent à gagner leur vie. Y aurait-il aujourd'hui des gentilshommes insolents, si ton Bonaparte n'eût pas fait des barons et des comtes ? Non, la mode en était passée. Après les prêtres, ce sont les petits nobles campagnards qui m'ont donné le plus d'humeur, et m'ont forcée à me faire libéral.
La conversation fut infinie, ce texte va occuper la France encore un demi-siècle. Comme Saint- Giraud répétait toujours qu'il était impossible de vivre en province, Julien proposa timidement l'exemple de M. de Rênal.
- Parbleu, jeune homme, vous êtes bon, s'écria Falcoz, il s'est fait marteau pour ne pas être enclume, et un terrible marteau encore. Mais je le vois débordé par le Valenod. Connaissez-vous ce coquin-là ? voilà le véritable. Que dira votre M. de Rênal lorsqu'il se verra destitué un de ces quatre matins, et le Valenod mis à sa place ?
- Il restera tête à tête avec ses crimes, dit Saint-Giraud. Vous connaissez donc Verrières, jeune homme ? Hé bien ! Bonaparte, que le ciel confonde, lui et ses friperies monarchiques, a rendu possible le règne des Valenod et des Maslon.

Cette conversation d'une sombre politique étonnait Julien, et le distrait de ses rêveries voluptueuses.

Il fut peu sensible au premier aspect de Paris aperçu dans le lointain. Les châteaux en Espagne sur son sort à venir avaient à lutter avec le souvenir encore présent des vingt-quatre heures qu'il venait de passer à Verrières. Il se jurait de ne jamais abandonner les enfants de son amie, et de tout quitter pour les protéger, si les impertinences des prêtres nous donnent la république et les persécutions contre les nobles.

EXTRAIT 5 - LIVRE II - Chapitre XXII

[...] Longtemps Julien fut laissé à ses réflexions. Il était dans un salon tendu en velours rouge avec de larges galons d'or. Il y avait sur la console un grand crucifix en ivoire, et sur la cheminée, le livre du *Pape* de M. de Maistre, doré sur tranche, et magnifiquement relié. Julien l'ouvrit pour ne pas avoir l'air d'écouter. De moment en moment on parlait très haut dans la pièce voisine. Enfin, la porte s'ouvrit, on l'appela.

-Songez, Messieurs, disait le président, que de ce moment nous parlons devant le duc de ***. Monsieur, dit-il en montrant Julien, est un jeune lévite, dévoué à notre sainte cause, et qui redira facilement, à l'aide de sa mémoire étonnante, jusqu'à nos moindres discours.

La parole est à Monsieur, dit-il en indiquant le personnage à l'air paternel, et qui portait trois ou quatre gilets. Julien trouva qu'il eût été plus naturel de nommer le Monsieur aux gilets. Il prit du papier et écrivit beaucoup.

(Ici l'auteur eût voulu placer une page de points. Cela aura mauvaise grâce, dit l'éditeur, et pour un écrit aussi frivole, manquer de grâce, c'est mourir.

-La politique, reprend l'auteur, est une pierre attachée au cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. Ce bruit est déchirant sans être énergique. IL ne s'accorde avec le son d'aucun instrument. Cette politique va offenser mortellement une moitié de lecteurs, et ennuyer l'autre qui l'a trouvée bien autrement spéciale et énergique dans le journal du matin...

-Si vos personnages ne parlent pas politique, reprend l'éditeur, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention...)

Le procès-verbal de Julien avait vingt-six pages ; voici un extrait bien pâle, car il a fallu, comme toujours, supprimer les ridicules dont l'excès eût semblé odieux ou peu vraisemblable. (*Voir la Gazette des tribunaux.*) [...]

EXTRAIT 5 - LIVRE SECOND – CHAPITRE XLV

[...]Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et Mme de Rênal. Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de Mme de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

– Qui sait ? Peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... Eh bien ! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais, en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

EXTRAIT 6

L'inconvénient du règne de l'opinion, qui d'ailleurs procure la liberté, c'est qu'elle se mêle de ce dont elle n'a que faire ; par exemple : la vie privée. De là la tristesse de l'Amérique et de l'Angleterre. Pour éviter de toucher à la vie privée, l'auteur a inventé une petite ville Verrières, et, quand il a eu besoin d'un évêque, d'un jury, d'une cour d'assises, il a placé cela à Besançon, où il n'est jamais allé

EXTRAIT 7

Stendhal, *Projet d'article sur Le Rouge et Le Noir*

18 octobre – 3 novembre 1832

« Julien ne sait rien sur les hommes et sur le monde que ce qu'il a appris en lisant en cachette et à l'insu du curé Chélan, les *Confessions* de Rousseau. La position de Rousseau dans sa jeunesse a plus d'un rapport avec la sienne, de là l'immense influence de ce livre sur son caractère. Mais Julien se garde bien de parler de Rousseau et du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Comme le curé de Chélan et le maire de Rênal sont royalistes ardents, Julien ne nomme jamais Napoléon sans accoler une épithète injurieuse à ce nom qu'il adore en secret.

Aux yeux du monde, Julie sait, pour toute science, l'Ancien Testament en latin, il l'a appris par cœur et le récite, à tout venant, en commençant, si l'on veut, par le dernier verset et finissant par le premier.

Ce genre de mérite est facile à apprécier, on ne peut le nier. La mémoire est comme le courage militaire, elle n'admet pas d'hypocrisie. Aussi, dès le premier moment Julien réussit chez M. de Rênal. M. de Rênal l'admire, les amis et les domestiques de la maison l'admirent. Quel bonheur pour la vanité du maire de Verrières, toute la petite ville ne parle que du bonheur qu'il a eu de déterrer un tel précepteur pour ses enfants. Pour comble de jouissance, M. Valenod lui envie ce jeune précepteur et fait tout un monde pour le lui enlever.

Au milieu de cette grandeur sordide, de cette richesse *si laide* d'un enrichi de petite ville, le caractère du jeune Julien qui, obscurément au fond de son cœur si jeune encore, sens profondément toute la *laidéur* du luxe de M.

le maire, est peinte avec une vérité naïve et pleine de grâce. L'auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de *femmes de chambre*, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme, d'abord égoïste parce qu'il est *bien faible* et que la première loi de tous les êtres depuis l'insecte jusqu'au héros, est de se conserver. Julien est bien le petit paysan humilié, isolé, ignorant, curieux, plein de fierté car son âme est généreuse et il s'étonne de mépriser les bassesses du riche M. de Rênal qui ferait tout pour de l'argent. Julien se voit environné d'ennemis. On maudit chaque jour, devant lui, ce Napoléon qu'il adore, parce qu'il faisait un capitaine et bientôt un général d'un jeune paysan qui avait du courage. Julien est obligé pour jouer son rôle de jeune prêtre dévot, de maudire hautement Napoléon. L'âme de Julien est dans une situation violente, il n'aime personne, et chaque jour il est étonné de devoir mépriser davantage M. de Rênal, M. Valenod, tous les notables bons royalistes de la petite ville qui viennent manger le chapon gras chez M. le maire. »

EXTRAIT 8

Stendhal, Lettre à Vincenzo Salvagnoli ,2 novembre 1832 (projet d'article sur *Le Rouge et le Noir*)

« Le goût de la lecture des romans remplace en Angleterre et en France le goût des spectacles. Dans ce pays, on va voir un bon acteur comme Vestris, une excellente actrice comme Melle Marchioni, mais peu importe la pièce dans laquelle ils jouent. D'où vient cela ? C'est que le plaisir littéraire se compose de *nouveauté* ! Les grands acteurs dramatiques ont épuisé toutes les positions dramatiques.[...]Quand vous avez fait combattre la passion de l'amour avec le devoir de citoyen et enfin chaque passion avec un devoir, il sera impossible de donner un drame *nouveau*. A cette époque qui est arrivée en France et en Angleterre, il sera encore possible de donner un roman *nouveau*. Car les convenances empêchent beaucoup de développements dramatiques ; [...] Tout peut se dire au contraire dans un roman. [...]

Toutes les femmes de France lisent des romans mais toutes n'ont pas le même degré d'éducation, de là, la distinction qui s'est établie entre les romans pour les *femmes de chambre* (je demande pardon de la crudité de ce mot inventé, je crois, par les libraires) et le roman des *salons*. Le roman pour les femmes de chambre est en général imprimé sous format in-12 et chez M. Pigoreau.[...] dont le héros est toujours parfait et d'une beauté ravissante, fait *au tour* et avec de grands yeux à *fleur de tête*, est beaucoup plus lu en province que le roman in-8° imprimé chez Levasseur ou Gosselin et dont l'auteur recherche le mérite littéraire. [...]

Dans les romans de *femmes de chambre*, peu importe que les événements soient absurdes, calculés à point nommé pour faire briller le héros, en un mot ce qu'on appelle par dérision *romanesques*. Les petites bourgeoises de province ne demandent à l'auteur que des scènes extraordinaires qui les mettent toutes en larmes ; *peu important les moyens* qui les y amènent. Les dames de Paris au contraire, qui consomment les romans in-8°, sont sévères en diable pour les événements *extra-ordinaires*. Dès qu'un événement a l'air d'être amené à point nommé pour faire briller le héros, elles jettent le livre et l'auteur est ridicule à leurs yeux. [...]

Dans les folies des héros de roman vulgaire, il n'y a de bonne que la première parce qu'elle étonne. Toutes les autres sont comme les originalités des sots dans la vie réelle : on s'y attend, partant, elles ne valent rien, elles sont plates. Le genre plat est le grand écueil du roman in-12, écrit pour les femmes de chambre. »